

Lecture du soir... ou du matin...

## LES TENTATIONS DU CHRIST AU DÉSERT : PLUS ACTUELLES QUE JAMAIS !



*Le premier dimanche de Carême, la liturgie nous propose de méditer l'Évangile des trois tentations du Christ au désert. Ces trois suggestions du démon sont-elles adressées uniquement à Jésus, en prélude à sa vie publique, ou bien synthétisent-elles également trois dangers qui nous guettent, nous, hommes du XXI<sup>e</sup> siècle ?*

Si le Christ a été tenté, nous le serons à notre tour. « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître », dit-il la veille de sa Passion. Les mirages que Satan lui fait miroiter au désert, l'ange des ténèbres nous les ressert encore aujourd'hui, même si c'est sous des apparences et des philosophies différentes, plus affinées, accommodées à nos goûts « d'hommes cultivés ». Ces trois tentations décrivent un crescendo dans le danger des illusions démoniaques.

### **Le règne de l'avoir**

Premier danger : se laisser dominer par le règne de l'avoir. « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pains ». Il s'agit

d'accaparer, de vivre selon un matérialisme basique. On reconnaît là le postulat du libéralisme, pour lequel nous sommes des monades mues uniquement par le calcul rationnel au sujet des meilleurs choix à effectuer pour parvenir à l'extase matérielle.

Insidieusement, par petites touches, le diable nous persuade de bâtir un univers régi par la loi implacable du marché, ce marché pour lequel tous les désirs, toutes les demandes, sont légitimes, indépendamment du Bien et du Vrai. Le citoyen est ravalé de la sorte au rang de simple agent économique, dont les pulsions consommatrices s'avèrent irrépessibles et doivent être à toute force satisfaites. Tableau grossier peut-être de la condition humaine, mais tous les hommes politiques ne se focalisent-ils pas à longueur de journée sur notre « pouvoir d'achat », ses fluctuations et ses variables ? Le diable n'a plus qu'à se faire le plus discret possible : même dans ses rêves les plus fous, il n'espérait pas des disciples aussi dociles !

### **L'illusion du paraître**

La seconde tentation nous fait passer de l'avoir au paraître. Maintenant, le but consiste à épater la galerie, de sorte à régner sur les esprits. Le diable emmène Jésus en haut du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ! » Beau miracle en perspective ! Nous aussi, ne sommes-nous pas tentés d'en mettre plein la vue à nos semblables, sur les réseaux sociaux par exemple, pour flatter notre petit moi et conforter notre position avantageuse dans l'esprit des autres ?

Règne des apparences : stars du petit écran portées au pinacle, peopolisation de la vie politique, narcissisme généralisé, soins du corps obsessionnels. Tout occupés à nous mirer dans nos miroirs et dans les yeux des autres, en quête d'une improbable reconnaissance, nous passons à côté des richesses du Christ. Le démon n'en attendait pas moins de notre part, lui, l'expert en spectacle en tous genres et en mises en scène des égos !

## La démesure de l'orgueil

Enfin, avec la troisième tentation, la suggestion démoniaque atteint son paroxysme. Il ne s'agit plus maintenant d'avoir ou de paraître, mais d'être, tout simplement ! D'être à la tête de tous les royaumes ! D'être le meilleur ! Tentation monstrueuse de l'orgueil. Avec cette nuance toutefois : devenir le meilleur, mais à condition de rester esclave du... démon ! En effet, le diable ajoute : « Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu me rends hommage. » Il y a des limites, tout de même ! Satan ne va pas faire don de son excellence au premier venu, et renoncer à la première place !

Saint Ignace de Loyola, dans sa méditation des « deux étendards » des *Exercices spirituels*, reprendra cette gradation : « Le premier degré de la tentation, ce sont les richesses ; le second, les honneurs ; le troisième l'orgueil » (n° 142). Crescendo des tentations : du matérialisme obtus à la démesure de l'orgueil, en passant par la vanité du m'as-tu-vu. On nous rétorquera que si les deux premières tentations sont plus actuelles que jamais, la troisième est plus rare. Est-ce si sûr ? Le transhumanisme ne poursuit-il pas le dessein fou de nous voir dominer le royaume de la vieillesse et de la mort ? De « dépasser » l'homme en direction du post-humain et du « cyborg », mixte de cybernétique et de biotechnologie, avec l'implant de puces électroniques sous nos épidermes ? L'orgueil a mille visages.

## Le diable se fait oublier pour mieux manipuler

Ainsi, en nous proposant de méditer le récit des tentations de Jésus au désert, l'Évangile ne se propose pas seulement d'expliciter ce à quoi la rédemption, opérée jadis par le Christ, a dit « Non », il nous renseigne également sur les idoles qui travaillent nos cœurs. Car ces trois suggestions démoniaques, en faisant le siège des esprits sous des dehors chatoyants, sont malheureusement plus actuelles que jamais. De plus, leur nocivité est accrue par la conviction, partagée par nos contemporains, que le diable est un mythe inventé de toutes pièces...

**Jean-Michel Castaing**

Licencié en théologie de l'Institut catholique de Toulouse, conférencier, il est l'auteur de "Pour sortir du nihilisme", "Alliance renouée" et "48 Objections à la foi chrétienne.

(Source : [Aleteia](#))

« J'AI TOUT APPRIS DANS LES LIVRES, MÊME DIEU... »  
ALEXIS JENNI (PRIX GONCOURT 2011)  
POUR ACCÉDER À DIEU,  
JE N'AI QUE LA LITTÉRATURE



J'ai tout appris dans les livres, même Dieu. Parce que Dieu, on me l'a tu pour des raisons que j'ignore. Il y avait dans ma vie d'enfant un silence total sur tout ce qui était religieux ou spirituel. Ce silence ne laisse pas de *m'interroger* : je le dis sous la forme réflexive parce que, pour ce qui est d'interroger mes parents, je n'ai jamais pensé le faire et, maintenant, c'est trop tard. Il devait y avoir quelque chose de lourd dans la foi des années cinquante dans laquelle ils ont été élevés. Un Dieu sévère et taiseux les regardait de haut, d'un air immédiatement

désapprobateur, sans rien dire, et chacun, sidéré, était son propre juge. L'aspect moral de la catholicité est difficile à vivre. Mais il existe aussi un aspect social, et un aspect spirituel. Heureusement.

J'étais dans ce silence, j'habitais à la campagne, pas très habile humainement, avec un certain goût pour la solitude, et une forêt commençant à cent mètres de la maison que mes parents avaient fait construire. J'aimais les livres, mes parents en avaient beaucoup, ils m'en fournissaient tant que je voulais, je les lisais ; ils finissaient par

s'inquiéter de me voir tant lire, ils me suggéraient d'aller prendre l'air ; alors j'allais me promener dans la forêt, et puis je rentrais lire.

J'ai tout appris dans les livres, même Dieu. Nous n'avions pas de télévision, dehors était bucolique et vide, il me fallait faire des kilomètres à bicyclette pour voir quelqu'un. J'étais avide de paroles. Alors je lisais.

**Plus que ce qu'ils racontaient, j'aimais dans les livres ce qui vibrait au-dessus des pages.** La littérature, ce ne sont pas des histoires, c'est une forme musicale. Un roman, pour peu qu'il soit écrit dans un but littéraire, est d'abord un fait de langue, un objet de langage, et par ailleurs une histoire.

Je ne sais pas définir la littérature, mais je la reconnais quand elle est là, je la reconnais par la joie puissante qui accompagne sa lecture. Ce peut être une phrase, une page, ou un livre entier : cette joie est là, je la sens. Il est des assemblages de mots informatifs qui ne disent que ce qu'ils disent, et d'autres qui attrapent en leurs filets la forme d'un souffle, qui emportent au-delà de ce qu'ils semblent dire. Je ne saurais définir ce qui produit cet effet, mais je le sens : par cette musique qui retentit à la lecture, je suis emporté. J'ai été imprégné de ceci qui constitue les livres, de cette parole vibrante que je cherchais comme une eau vive pour étancher mon inquiétude, mon avidité, ma solitude ; ma *misère* comme l'écrivait Blaise Pascal.

Quand je parle de tout apprendre dans les livres, y compris Dieu, il ne s'agit pas d'avoir acquis un savoir, il ne s'agit pas d'idées que j'aurais apprises, de raisonnements que j'aurais suivis de page en page jusqu'à être persuadé de la Révélation, non : **l'érudition n'a rien à voir avec la découverte de quelque chose de Dieu ; par les livres, par une sensibilité extrême à la parole, j'ai appris à considérer la parole comme la voie d'accès à l'intime, à l'intime de l'intime, à ce lieu de moi-même si profond qu'il ne me ressemble pas, et où Dieu vient loger, comme l'écrit saint Augustin.** Ce lieu, on peut l'appeler le cœur, cette instance vitale qui est hors raison, hors langage, mais sensible à la parole, ce cœur dont parle Pascal : « *C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce qu'est la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.* » Car, en effet, que peut la pauvre raison, si efficace pour calculer la

trajectoire des fusées mais si démunie devant le moindre vertige qui nous fait battre le cœur ? Rien. Et Pascal encore le dit : « *Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servira à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration et, une heure après, ils craignent de s'être trompés.* »<sup>1</sup>

Comment ai-je eu l'idée de quelque chose de Dieu ? Je ne sais pas. Les choses qui nous intéressent vraiment n'ont comme origine que le moment où l'on se rend compte que c'était déjà là, depuis longtemps, on appelle ça le début mais ce n'est que l'instant où la conscience s'allume, où la lumière vient, et où on se voit déjà tout envahi.

Quand donc ai-je eu l'idée de Dieu ? Je ne sais pas exactement, elle existait dans ma famille, mais sous une forme que je ne pouvais pas entendre. J'en ai eu l'idée par les livres, comme de tout. Mais ce n'est pas si étrange, pas si abstrait, puisque Dieu, le Dieu des monothéismes, le Dieu chrétien, est une parole, il est de même nature que la parole, sa présence sur Terre s'annonce et se dit par un livre, et la vie réelle de son fils, qui est verbe incarné, est attestée par un récit que l'on a consigné dans un livre. **Le Dieu chrétien est de même nature que la parole, on peut y atteindre en incorporant la parole, en passant au-delà, en passant derrière, là où il n'y a plus de parole reconnaissable comme récit, seulement une pure présence, seulement un souffle vital.** Prononcer la parole, c'est se laisser révéler, se laisser habiter, se laisser émouvoir par l'événement de cette parole, c'est devenir pendant le temps de sa prononciation la vibration ouverte et vivante qu'elle porte en elle.

**Pour l'amoureux de la parole que j'étais, la lecture de l'évangile de Jean a été une révélation.**

La lecture des synoptiques n'a pas cet effet. Ce sont des récits, et l'anecdote en est toujours déjà connue. Les épisodes de la vie du Christ irriguent tellement notre culture qu'on les connaît sans qu'il soit besoin de lire les évangiles *in extenso*. Quand on les lit enfin, entièrement et dans l'ordre, on ressent comme une déception. Cela paraît une redite : on le savait. Il faut s'approcher de près, mot à mot, relire, partager et

méditer, pour dépasser la croûte d'habitudes qui dissimule la vivacité et la puissance de la parole évangélique.

Lorsque j'ouvris pour la première fois l'évangile de Jean, dès les premiers mots était affirmé ce que je savais : au début, tout le temps, et jusqu'à la fin, était le Verbe. En lisant, j'ai eu le choc de voir confirmer la présence de la langue vivante, et son identité avec la vie, avec la lumière, avec Dieu. Ceci d'impalpable que je sentais n'était pas inexistant, seulement impalpable. J'étais prêt à comprendre.

Un jour, en se moquant gentiment, on me fit remarquer que tous les écrivains aiment l'évangile de Jean ; et je ne pus répondre que : « Bien sûr ! Parce qu'un Dieu de parole est affirmé, et ceux-là qui ont consacré leur vie, leurs efforts, et l'essentiel de leur temps à la parole, ils le comprennent. »

« *In principio erat verbum* », dit le texte tel qu'on l'a traduit en latin : un écrivain est toujours à la recherche du verbe à son *principe*, il tâtonne en lui-même pour en trouver le point de jaillissement, la source, le mouvement vivant originel de la parole car c'est ce mouvement qui le maintient en vie. Qui maintient en vie tout le monde, mais l'écrivain le sait expressément, il consacre sa vie à cette quête de sourcier, à la recherche de la source de la parole dans un monde perpétuellement menacé par le silence.

Peu importe le contenu de cette parole *in principio* ; seul importe son mouvement renouvelé. Il est étonnant de voir que, dans l'évangile de Jean, le contenu du verbe divin n'est jamais précisé : on affirme sa présence, et on annonce que ceux qui croiront seront aussitôt en sa présence. Le verbe divin est partout présent, partout effectif, mais on ne sait pas ce qu'il dit ; le Christ qui est là pour en témoigner ne le précise jamais, il l'annonce, et demande simplement d'y croire. Le verbe divin est sans contenu, il ne raconte rien, et cela n'a pas tant d'importance : il est. Il est la source, il convient seulement de s'y abreuver sans se préoccuper de savoir ce qui est dit, puisque tout est dit : la Parole divine plonge dans l'intime le plus intime et, par là, elle anime celui qui l'entend et la prononce. La parole littéraire est du même ordre. La parole littéraire et foudroyante, elle foudroie au

moment d'être dite, et ce n'est pas tant par ce qu'elle dit que par cela à quoi elle ouvre : un brusque infini toujours vivant.

« *Joie, joie, joie, pleurs de joie* », écrit **Pascal** sur un papier griffonné qu'il cousit dans la doublure de son manteau et qu'il garda sur lui jusqu'à sa mort. Il avait noté la trace d'un éclair – FEU –, un éclair qui l'avait traversé un jour précis, « *depuis environ dix heures et demie du soir jusqu'à environ minuit et demi* ».

« *Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. Certitude, certitude, sentiment, joie, paix. Dieu de Jésus-Christ* », écrit-il, et cette note ne le quittera pas, petit bourrelet dans l'ourlet de son habit. Tout est dit, tout est suffisant, le reste n'est que commentaires. **Dieu se manifeste par une rencontre ; il nomme, il dit mon nom, il demande une alliance. Dieu me regarde, personnellement, comme destinataire de sa Parole. Cette relation particulière entre la créature unique et son Dieu personnel s'appelle la foi.**

Ce jour-là dont Pascal a conservé la trace, il a été traversé d'une fulgurance – Feu –, l'intuition soudaine d'un déchiffrement : il fut ce soir de novembre 1654 tout illuminé par l'embrasement du signe, le nom précis de Dieu. En cette brusque intuition, nous sentons intérieurement notre misère et, dans le même temps, Dieu dans sa miséricorde infinie est réparateur de notre misère : « *L'homme n'est pas digne de Dieu, écrit-il, mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère.* »

Pascal note en quelques mots la fulgurance, dite par l'extraordinaire musique de cette langue qu'il maniait merveilleusement, la langue harmonieuse et tendue du XVII<sup>e</sup> siècle qui résonne comme un instrument, une viole de gambe, un basson, tout l'orchestre de Bach. L'écriture de Pascal est si intense qu'elle atteint à la parole. Cela se trouve dans tout ce siècle mystique, qui connut un état de la langue austère et vibrant qui fait entendre par son grain sonore une présence spirituelle.

Le verbe habité d'intensité, celui qui fait la littérature, témoigne de la présence. Le Christ, qui est le Verbe incarné, témoigne par sa présence. Les Apôtres, animés de la flamme de Pentecôte au-dessus de leur tête,



témoignent pour tous. Témoignent de quoi ? Que ceci a été, que ceci est, que ceci sera. Ceux qui ont entendu les témoins témoigneront à leur tour, et l'enchaînement séculaire des témoignages laisse ouverte dans l'épaisseur du temps cette voie qui permet d'atteindre Dieu. Et ceci qui me relie aux origines, qui me fut interrompu pour des raisons que je ne m'explique pas, me fut rouvert par les livres, par la parole très particulière des livres de littérature, par cette sensibilité à la parole *in principio* que je cherchais dans les livres et qui m'a ouvert au sentiment spirituel.

Tout ceci peut paraître impalpable ; cela l'est.

« *Les langues sont des animaux formés d'ondes, écrit Valère Novarina, des corps vivants qui nous échappent.* » Et Dieu, qui est de même nature que la parole, également. « *La foi est dépossessive, non captatrice, propriétaire de rien. Une jetée, un élan, une arche. Un lancer mental : la moitié d'un pont. La foi est notre don.* »<sup>2</sup>

J'ai lu, beaucoup. De la littérature, et des mystiques. Les mystiques m'attiraient pour des raisons littéraires, puisque, faute d'éducation, Dieu me restait flou. Mais quelque chose me menait à eux, je lisais à tâtons et trouvais leurs écrits. **Les mystiques sont poètes, toujours fulgurants, ils usent du paradoxe et de la poésie car ce qu'ils essaient de dire, on ne peut pas le dire.** Ce qu'ils essaient de dire, le langage ne le permet pas. La divinité omniprésente, l'infini, la transcendance, toutes ces propriétés peuvent être désignées par des mots abstraits qui ne disent rien à personne, on peut aussi en faire l'expérience, mais *dire* cette expérience est impossible, car le langage ne le permet pas. Les notions mêmes de vocabulaire et de syntaxe sont incompatibles avec l'expérience mystique, il y faut du débordement et du polysémique, il y faudrait un mot qui dise tout, comme le *om* brahmanique, mais, avec un seul mot, on ne peut rien raconter. La poésie mystique est une entreprise littéraire tout à la fois impossible et héroïque, héroïque car impossible, mais ceux-là qui vivent cette expérience ont parfois l'héroïsme d'essayer de la communiquer. Il y faut toutes les ressources du langage, il y faut l'image, la mise en scène, la métaphore, il y faut les rapprochements incongrus et l'écho infini des connotations, il y faut, dans le langage, tout ce qui n'est pas net et

sans discussion, tout le paradoxe. J'ai une grande admiration littéraire pour celles et ceux qui se lancent dans cette entreprise, qui est peut-être le cœur profond et intransigeant de toute pratique littéraire, pour peu qu'on la prenne au sérieux.

Ceci m'attirait, j'y sentais quelque chose au-delà, je me passionnais de poésie zen parce qu'elle était le prolongement verbal des arts martiaux que je pratiquais, je me passionnais pour la poésie soufie parce qu'elle s'accompagnait d'une musique qui m'emportait, et **puis vint Eckhart**. Je ne savais rien de lui, je trouvais un de ses sermons dans une librairie, un tout petit livre à dix francs que j'achetai et que je lus sur la seule foi de son titre : *L'amour nous fait devenir ce que nous aimons*. Cela me paraissait d'une violente évidence, elle était enfin dite.

Dieu ne peut se dire à l'indicatif, il y faut du paradoxe, il faut déborder les possibilités de la langue humaine. Le zen fait ça, la poésie soufie fait ça, je découvris que Eckhart faisait ça, et qu'il était chrétien, point la peine d'errer dans des bouddhismes dont je ne comprendrais jamais les langues, et dans un islam dont je ne conserve, avec un peu d'esthétisme, que la sublime simplicité : tout était là, à portée de main, au complet. Ce que l'on ne m'avait pas transmis pour des raisons qui me dépassent était soigneusement rangé dans les greniers des bibliothèques, et j'étais entouré de gens qui le savaient.

Je lus beaucoup d'autres sermons, et toujours Eckhart opérait d'extraordinaires renversements : toujours l'inexistant devenait le plus haut point de l'existence, toujours l'homme et Dieu échangeaient leur place en de vertigineux miroirs, mais cette étrange géométrie, je la comprenais bien puisque je m'étais formé au zen et au soufisme, qui n'en sont pas avarés. Il me semblait, après un long voyage en d'autres terres, revenir chez moi.

Eckhart pratique l'art du récit. On dit qu'il prêche mais j'entends en lui des récits, il développe un petit point concret du récit évangélique, car l'évangile, en plus d'annoncer de la parole de Dieu, est aussi un fourmillement d'anecdotes. Eckhart s'empare d'un point, d'un détail narratif qu'il développe, et je suis envoûté par cette pratique, par cette capacité du langage de s'emparer d'un signe et d'en développer le sens. J'écoute le roman d'Eckhart.

Jésus surgit dans l'enceinte du Temple et en chasse les marchands d'offrandes, de tourterelles et d'autres choses semblables, en les fouettant d'une corde. Ce récit, on le connaît et spontanément on y voit le mépris du commerce, l'affirmation de la gratuité nécessaire au culte, l'innovation chrétienne en opposition au sacrifice coûteux. Mais Eckhart n'a rien contre les marchands : ce sont des gens de bien, dit-il, et ils vendent des tourterelles, qui sont de belles créatures.

*« Les gens, il ne les jeta pas dehors ni ne les réprimanda fortement ; mais il dit avec grande bonté : "Débarrassez-moi ça !", comme s'il voulait dire : Ce n'est pas mauvais et pourtant cela dresse des obstacles à la vérité limpide. »*

*« C'est ainsi que devrait se tenir l'homme qui voudrait se trouver réceptif à la vérité suprême et vivant là sans avant et sans après et sans être entravé par toutes les œuvres et toutes les images dont il eut jamais connaissance, dépris et libre, recevant à nouveau dans ce maintenant le don divin et l'engendrant en retour sans obstacle dans cette même lumière avec une louange de gratitude en Notre Seigneur Jésus Christ. »*

*« Ce temple où Dieu veut régner puissamment selon sa volonté, c'est l'âme de l'homme, qu'il a formée et créée si exactement égale à lui-même, comme nous lisons que Notre Seigneur dit : "Faisons l'homme selon notre image et à notre ressemblance." [...] C'est pourquoi Dieu veut avoir ce temple vide, en sorte qu'il n'y ait là rien de plus que lui seul. »<sup>3</sup>*

**Eckhart utilise la trame narrative de l'évangile comme un filet qu'il plonge dans les profondeurs des Écritures, qui lui permet d'en attraper un sens profond.** Je dis *un* sens, pas *le* sens, car le sens de ce livre – le Livre – est infini ; il peut être indéfiniment repris et développé au cours des siècles, sans épuisement. *« La Bible est un art de la fugue, le premier des livres sans fin »<sup>4</sup>*, écrit Novarina.

Si je raconte ce sermon plutôt que tout autre, c'est qu'il me fait l'occasion de sortir des livres ; pas de les quitter, car j'espère bien ne jamais les abandonner puisqu'ils ne m'abandonnent pas, mais de lire dans la vie, pour une vie plus grande qui contient tout à la fois les livres et ce qui n'est pas les livres.

J'avais eu l'occasion de parler avec des carmélites, des carmélites qui prient et par ailleurs travaillent aux champs, accueillent beaucoup, qui révèrent le silence en toutes choses mais se laissent dans la journée quelques moments pour parler. À la question du sens de ce silence qui était au cœur de leur vie, en souriant, d'une voix douce, l'une avait dit : **« Nous faisons silence parce que Dieu ne parle pas très fort. »** J'éprouvai à ce moment-là une fulgurance intérieure : ce que j'avais lu d'un théologien du XIII<sup>e</sup> siècle, une femme tranquillement assise devant moi me le disait, en me regardant dans les yeux, et elle me parlait de sa vie à elle, dont j'avais vu qu'elle la vivait effectivement comme ça.

La littérature avait lieu, le verbe existait ; ce que j'avais pu lire, on le disait devant moi. J'avais appris Dieu dans les livres, je l'apercevais dans la rencontre : j'étais maintenant prêt à le reconnaître dans la vie, ayant lu la foi sur le visage de quelqu'un qui en parlait devant moi.

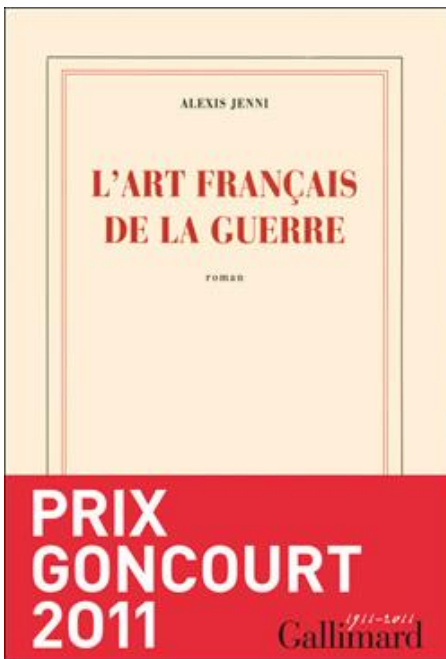
Le Dieu des Écritures est présent comme un texte, et aussi comme une présence pure au-delà de ce texte ; il ne se voit pas, ne s'entend pas, au sens habituel du voir et de l'entendre, alors c'est la lecture des livres, des évangiles, des poètes et des prophètes, qui me l'a fait apparaître dans cet espace caché de tous où a lieu la lecture. Mais aussi je peux le voir sur le visage de ceux qui croient, et ainsi les suivre, et ensuite les accompagner.

Il faut, écrit encore Novarina, *« revenir à ces deux mystérieuses figures simples : celle poignante et visible et touchante de l'Incarnation, celle spiralée invisible et tourbillonnaire de la Trinité »*. *« Ne rien saisir de Dieu, jamais ; ne pas le posséder par l'intellect : hors le Christ, ne plus se faire de Dieu qu'une image respirée. Le christianisme, par un absolu grand écart, est à la fois la plus charnelle des religions, et la plus mathématique. »*

**Et écrire, alors ? Plus que de raconter des histoires, c'est tenter de faire vivre le verbe**, c'est s'emparer par le verbe tout à la fois du plus charnel et du plus spirituel, c'est plonger dans le mouvement du verbe et nager, c'est rester à égale distance de ses deux rives pour ne pas s'échouer sur l'une ou sur l'autre, c'est écouter la vie même, partout présente et de toujours impalpable, et tenter de la faire entendre. Écrire, c'est utiliser des anecdotes comme squelette et, par les

ressources musicales de la langue, lui donner chair, lui donner vie, donner à sentir la pure présence, à la manière des évangiles qui, par le récit et la subtile formulation, font entendre ce qui est au-delà du texte, au-delà de la page, hors du livre, le Verbe invisible et toujours présent, qui était avec Dieu depuis le commencement, qui est la vie et la lumière des hommes. Écrire, c'est reconstituer, pour moi et pour d'autres, ce que j'ai trouvé dans les livres, qui est la vie même et qui m'a tout appris.

**Alexis Jenni**



**Alexis Jenni, né le 24 avril 1963 à Lyon, est un écrivain français. Il reçoit le prix Goncourt 2011 pour son premier roman publié, *L'Art français de la guerre*.**

Photo d'A. Jenni par Julien Morvan — Travail personnel, CC BY-SA 4.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=77407317> (Source : Revue [Etudes](#))

1 *Pensées*, dans Œuvres complètes, texte établi par Jacques Chevalier, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954.

2 V. Novarina, *Observez les logaèdres !*, P.O.L, 2014.

3 Eckhart, *Les sermons*, traduction Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, Albin Michel, 2009.

4 V. Novarina, op. cit.